

## **Enseigner nos langues maternelles : vecteurs de progrès et d'union des peuples maghrébins**

Peu de temps avant d'être assassiné, le 29 juin 1992, Mohamed Boudiaf, notre illustre Président de la République, usa de l'expression « sinistrée » (ô combien pertinente et significative !) pour qualifier l'état catastrophique de l'école algérienne. Mostefa Lacheraf, Ministre de l'Enseignement Primaire et Secondaire, fut démis de ses fonctions, par Houari Boumédiène, sous la pression d'agents réactionnaires panarabes et panislamiques, quelques semaines après avoir critiqué au vitriol<sup>1</sup>, à l'appui d'arguments percutants, l'aventurisme de la politique d'arabisation infernale de notre système éducatif.

Cet état de fait est bien connu de tous. Il est directement le résultat :

1- d'une désastreuse politique d'arabisation au rabais et d'islamisation idéologico-obscurantiste, imposées au peuple algérien,

et

2- corollaire du point 1, d'une coupable incapacité de tous nos gouvernants à mettre en œuvre une stratégie éducative et de développement au service de la majorité de nos concitoyennes et concitoyens. En effet, il était prévisible que cette politique ne pouvait que pénaliser et déstabiliser durablement notre économie, l'ensemble des corps sociaux et nos institutions, jusqu'à ébranler les fragiles fondations de notre nation. En dépit de ces risques évidents, la déstructuration sociétale et économique induite par cette politique a été poursuivie de façon pavlovienne<sup>2</sup> et sans aucune éthique responsable. Elle a engendré une massive précarisation et clochardisation de notre peuple, frappant davantage les couches populaires qui en subissent, aujourd'hui encore, toutes les conséquences mortifères. Nous sommes en présence d'une grave maladie endémique. Celle-ci constitue désormais une réalité si douloureuse et si angoissante que nul euphémisme n'est permis quant il s'agit de désigner, si possible avec une précision chirurgicale, ses causes principales. Alors, il faut redire, avec force, que cette longue maladie a bien pour origine les effets handicapants cumulés des deux causes diagnostiquées ci-dessus : cet article sera surtout consacré à les décrire,

afin d'en dégager les leçons essentielles qui s'imposent.

Outre les positions courageuses des deux personnalités emblématiques de notre lutte de libération, nommées au premier paragraphe, qui désignèrent clairement les causes majeures de cette maladie dévitalisant la Maison Algérie, celles-ci ont été aussi analysées et dénoncées dans des ouvrages de référence, par de nombreux compatriotes : un recensement, non exhaustif, de ces livres est présenté en note<sup>3</sup>. Dans cette dévitalisation, des dangers mortels pour notre Nation, plus que jamais menaçants, ont été également mis en lumière. Notons que les autres pays du Maghreb sont confrontés à des problèmes linguistiques et sociétaux identiques à ceux que l'Algérie connaît, puisque les mêmes causes produisent les mêmes effets.

Les écrits et diagnostics salutaires, soulignés en note 3, ont été délibérément ignorés, au point que tous les dirigeants politiques de cette entreprise aventureuse, sont passibles d'accusation de forfaiture, c'est-à-dire d'un crime et d'une trahison impardonnables au regard de la protection des intérêts fondamentaux de la nation et du peuple algériens. Désormais aucun dirigeant en fonction ne peut dire qu'il ne savait pas. Par conséquent, il y a urgence vitale à mettre fin à cette tragique politique linguistique de notre système éducatif.

La désespérance et le fatalisme sont interdits à celles et ceux qui gardent à la fois un esprit civique, le souci d'alléger les souffrances de nos populations ainsi qu'une mémoire de fidélité aux sacrifices consentis par notre peuple, pour conquérir son indépendance, sa liberté de penser et d'expression. Par ailleurs, une dialectique sociétale, au sens défini par Georges Gurvitch, nous appelle à un devoir accru de vigilance ; en effet, ce grand penseur fait observer que cette dialectique sociétale<sup>4</sup> poursuit son œuvre de sédimentation des périls, même si nul ne sait encore ce qu'il en adviendra. Pourrions-nous, saurions-nous démentir, à temps, les signes prémonitoires qui instruisent sur ce qu'il faut entreprendre, sans délai ? Y répondre sans plus tarder évitera, à coup sûr, de nouvelles violences avec les catastrophes humaines, institutionnelles et matérielles qu'elles pourraient induire sur le sort déjà si peu enviable de l'écrasante majorité de nos concitoyennes et concitoyens.

La priorité des priorités du problème à résoudre est donc la question linguistique démente mise en œuvre dans mon pays, sachant de surcroît qu'il s'agit du pilier central de notre identité culturelle et politique : sa résolution démocratique, voir même autoritaire, est seule capable de garantir le meilleur devenir possible au peuple algérien. C'est pourquoi, la présente contribution, telle une bouteille à la mer, ne portera que sur cet aspect linguistique, même si le format de ce premier article ne permet pas de livrer un argumentaire plus complet sur les causes du retard et du désintérêt

touchant à l'inefficacité de la langue arabe littéraire, constat établi, depuis cent cinquante ans, par d'éminents penseurs arabes<sup>5</sup> tels : Kasem Amin (1863-1908), 'Abdel 'Aziz Fahmi (1870-1951), Amin al-Khuli (1885-1966), Salama Moussa (1887-1958), Taha Hussein (1889-1964). Et personne ne peut douter de l'attachement viscéral de ces penseurs à leur culture arabo-musulmane. Mais, animés d'une éthique patriotique et s'appuyant sur des connaissances historiques et scientifiques étendues, ils ont été tous contraints de constater que la langue arabe littéraire s'est fossilisée à partir du XIV<sup>e</sup> siècle ; dès lors, elle est devenue inapte à assurer une éducation et une formation en phase avec les savoirs contemporains les plus performants.

Mais avant ces penseurs musulmans, d'autres devanciers ont imputé aux *'ulamas* sectaires une responsabilité essentielle dans le déclin de la Civilisation arabo-musulmane. C'est le cas d'Ibn Rusd<sup>6</sup> (Averroès), d'Ibn Khaldûn ainsi que des deux Figures de proue de la *Nahdha* : Mohammad 'Abdu et Djamal ed-Dine al-Afghânî. Le mouvement des idées impulsées sous la *Nahdha* fut une louable entreprise de déconstruction du dogmatisme islamique : mais le but visé de *rénovation* et de *revivification* des sociétés musulmanes n'a pas été atteint.

C'est dans cette période d'effervescence progressiste que Muhammad 'Abdu adressa à Djamal ad-Dine al-Afghânî une lettre portant la phrase suivante : « *Kamâ 'alamtûmuna, sanuqtifû ra'sa ad-dîni bî sayfi ad-dîni* » (comme vous nous l'avez enseigné, nous décapiterons la tête de la religion [entendre : *supprimer le fatras euthanasique du dogmatisme islamique*] avec l'épée de la religion). Cette citation exprime significativement une stratégie d'« entrisme politique (voir note 6) » contenue dans le concept de *rudju'*. Celui-ci a été forgé pour combattre les cerbères de la dogmatique islamique, sans les affronter à visage découvert. Rappelons que cette stratégie réformiste ne connut aucun succès décisif. Le double constat de l'échec de l'expérience rushdienne comme celui de l'échec des tentatives réformistes des hommes de la *Nahdha* permet de tirer la leçon selon laquelle il n'existe pas d'alternative à la rupture radicale et publique avec le dogmatisme islamique. Dans mon l'essai *Aux origines du déclin de la Civilisation arabo-musulmane...*(pp. 154-162), j'explicite de façon approfondie la nécessité vitale de cette rupture, présentée sous les rubriques suivantes :

« 1-Nécessité de rupture au regard des rapports inégalitaires de sexes » [et des croyances de chacun-e].

« 2-Nécessité de rupture pour lutter contre la domination nationale et internationale ».

« 3-Nécessité de rupture pour être en capacité de développer une pédagogie en mesure de jeter aux orties les nombreux débats stériles qui perpétuent les fausses espérances ».

Je postule que cet échec répété, sur une très longue période de combat d'idées, entre les forces de

progrès confrontées à la classe des *'ulamas* et à celle des gouvernants politiques, traditionalistes et réactionnaires, tient au fait essentiel que n'a pas été prônée, notamment par tous les penseurs musulmans susmentionnés, une rupture radicale avec les fondamentaux doctrinaux de l'islam. Dans ces fondamentaux, le dogme du *Qoran incréé*, imposé en l'an 852 par le calife abbasside al-Mutawwakil, en est le pilier central, c'est-à-dire la base référentielle d'où ont été produites toutes les exégèses conservatrices et *in fine* obscurantistes, et à partir desquelles ont été consacrés d'une part les principes inégalitaires entre les personnes et les croyances et d'autre part qu'a été forgée la stupide règle de sacralité de la langue arabe littéraire.

Il faut retenir ici que cette sacralisation fallacieuse s'est transformée, depuis environ mille ans, en en une force de frappe idéologique structurée aux fins d'une stigmatisation systématique de nos langues maternelles. Il est donc capital de comprendre l'enjeu sociétal et politique crucial dissimulé soigneusement par ceux qui dévalorisent ces langues.

En effet, ce qui se joue de vital pour les peuples berbéro-arabo-musulmans tout particulièrement, à travers cette question linguistique, c'est comment résister et vaincre l'impérialisme idéologico-politique islamo-arabe qui, jusqu'à présent, a réussi à imposer ses idées comme norme totalitaire, en parfaite symbiose avec le dogmatisme islamique sclérosant les énergies créatrices. Et, même si nos langues maternelles sont imprégnées de ce dogmatisme, elles offrent cependant des *interstices de liberté* d'expression et de création (créations poétiques et théâtrales en langues vernaculaires et véhiculaires)<sup>7</sup>, *interstices de liberté* moins prégnants dans la langue arabe littéraire, du fait de son contenu apologétique étouffant (voir en note 2). Une volonté de conserver d'illégitimes privilèges (rentes financières et statuts sociaux immérités), telle est la substance idéologique dissimulée par les sectateurs du panarabisme et du panislamisme, volonté renforcée aussi par une aliénation culturelle en déphasage avec les réalités de notre histoire multimillénaire.

Au-delà des aspects propres aux logiques de domination politico-islamique et panarabe, en interaction avec des intérêts de domination internationale, ces penseurs n'ont pas totalement perçu, ni suffisamment analysé cinq autres obstacles, désormais plus évidents, qui sont une des causes majeures d'inefficacité de la langue arabe littéraire, surtout en matière de formation d'un esprit critique et scientifique :

1- celui de son statut de langue élitiste de pouvoir, forcément totalitaire. Cette langue a été défendue de façon forcenée par des clercs niant les réalités endogènes, culturelles et sociales des peuples islamisés ; car l'essentiel des motivations de ces clercs tient à la sauvegarde de leurs

privilèges matériels et sociaux indus ;

2- celui de l'absence de la majuscule et d'une ponctuation rigoureuse : ces deux facteurs ralentissent la rapidité de lecture et de compréhension de phrases complexes en arabe. C'est une des raisons majeures qui découragent tant de lecteurs arabophones, délaissant des écrits en langue arabe littéraire au profit des langues européennes, à chaque fois que l'opportunité leur est offerte ;

3- celui de l'absence de vocalisation des textes en langue arabe littéraire, hors des œuvres de poésie. Ce manque de vocalisation, sur les phrases complexes plus spécifiquement, constitue le troisième facteur ralentissant la lecture et la rapidité de compréhension des écrits en cette langue ;

4- celui de l'absence cruciale d'un dictionnaire étymologique de la langue arabe ; la non disponibilité de cet outil pédagogique affaiblit considérablement la culture arabo-musulmane en général et berbéro-arabe en particulier. Or aucun empêchement d'ordre technique, financier ou en compétences humaines ne peut être valablement exhibé pour justifier la non réalisation d'un tel dictionnaire. Sur sa faisabilité<sup>8</sup>, j'y ai consacré de nombreuses pages, au chapitre VII de mon essai (*op. cit.*) ;

5- celui de l'absence d'une classification taxinomique. Les taxinomies en circulation sont, depuis longtemps, soient désuètes ou incomplètes dans toutes les disciplines en sciences humaines et en sciences « dures », soient n'existent pas dans les dictionnaires d'arabe littéraire, en musicologie par exemple.

Ces cinq obstacles suffisent à mettre en lumière la totale impéritie des gouvernants arabes et berbères (nous pensons ici aux dynasties berbères qui gouvernèrent au Maghreb<sup>9</sup> et en Andalousie musulmane), comme ils dévoilent la malhonnêteté intellectuelle des clercs « organiques (Gramsci) » musulmans face à l'incontournable rénovation de la langue arabe littéraire, qu'ils prétendent défendre et qu'ils ont pourtant refusé d'entreprendre. Alors, en complicité active avec les gouvernants présidant aux destinées du Monde arabo-musulman, ils ont laissé cette langue en déshérence, jusqu'à en devenir inapte en matière de capitalisation des savoirs modernes. Les peuples berbéro-arabes ont donc le devoir d'agir en exigeant que cette incurie criminogène cesse rapidement, parce qu'elle hypothèque dangereusement leur avenir.

Je rappelle d'abord qu'en sociolinguistique, la diglossie désigne l'état dans lequel se trouvent deux langues qui coexistent sur un territoire donné et, pour des motifs historiques, culturels et politiques,

elles représentent des statuts et des fonctions sociales distinctes : l'une étant présentée comme supérieure et l'autre inférieure<sup>10</sup>. Au Maghreb, la langue arabe littéraire est trompeusement considérée supérieure aux langues maternelles : les langues arabes vernaculaires-véhiculaires et les langues berbères, lesquelles, sous une pression idéologico-islamique terroriste, ont été peu valorisées par les dirigeants politiques, souvent illégitimes.

En langue arabe, le mot « diglossie » - qui n'existe pas dans les dictionnaires arabes de référence - peut être rendu par : *infisam al-lughati fi al-mujtam'i al-madaniyyi wa-s-siyâsiyyi* (conflit linguistique dans la société civile et politique) par analogie à l'expression, aujourd'hui bien connue, désignant la schizophrénie et s'énonçant en arabe comme suit : *infisam achchakhsiya* (le dédoublement de la personnalité).

Or, pour toute question portant sur les causes structurelles qui perpétuent la dévitalisation culturelle, sociale, économique et politique du Monde arabo-musulman en général et du Monde arabo-berbéro-musulman en particulier, le premier réflexe de la majorité des « élites » est de contester tout diagnostic mettant en cause les fondamentaux idéologiques islamiques, dont ceux liés à la sacralisation aussi paralysante que bêtifiante de l'arabe littéraire (cf. note 2). Peu leur chaut que l'ordre politique traditionaliste socio-culturel de ces deux Mondes, soit enfermé, depuis un millénaire environ, dans une culture ethnocentrique idéologisée à l'extrême, c'est-à-dire d'où le respect de l'altérité est quasi banni (cf., notes : 2, 7, 8, 9 et 13).

Les choix linguistiques au Maghreb, depuis les indépendances, ont si gravement porté atteinte au présent et au devenir des nations maghrébines que la nécessité vitale de l'enseignement des langues maternelles s'impose de plus en plus. Mais, en dépit des catastrophes sociétales et économiques observables dans tous les secteurs, cette nécessité est l'objet de polémiques stériles entretenues par les idéologues du panarabisme et du panislamisme, qu'ils soient « organiques » ou agissant en électrons singuliers pervers, parfois à leur insu, par cette double idéologie. Ils s'évertuent, surtout, à minimiser les effets désastreux sur le secteur éducatif, imputables à la politique d'arabisation au rabais. Ainsi, même la catégorie de clercs ne se réclamant pas officiellement de l'une ou l'autre de ces deux idéologies, œuvrant en effet en électrons singuliers au sein de l'université, dans le journalisme ou en qualité d'auteur d'articles et d'essais, assènent cependant des arguments nourris par ces deux idéologies. Illustrons ce propos en explicitant les failles de raisonnement de leur argumentation, aboutissant toujours à nier l'urgence d'enseigner nos langues maternelles vernaculaires et véhiculaires : arabes ou *daridja* et les langues berbères ou *amazigh*.

Pour nous, il s'agit clairement d'organiser un enseignement dans lequel ces langues maternelles sont à privilégier comme langues principales d'éducation ayant prééminence sur toutes les autres. Soyons encore plus précis en mettant en relief un argument "nouveau" développé par des linguistes maghrébins, dont la nocivité est d'autant plus pernicieuse qu'il est énoncé par des personnes censées détenir des compétences linguistiques universitaires. Les plus subtiles d'entre-elles soutiennent que la diglossie caractérisant l'espace social et culturel du Maghreb est de moins en moins un problème puisque, selon ces personnes, "*la langue arabe littéraire généralisée dans le système éducatif, depuis des décennies, est de mieux en mieux comprise par une majorité de citoyennes et de citoyens du Maghreb*".

Cet argument contient une vérité partielle mais non signifiante, parce qu'il est posé en postulat à prétention scientifique alors que sont ignorées, délibérément, nos réalités linguistiques, politiques, et d'anthropologie culturelle et sociale. Cet argument est donc de caractère idéologique, entraînant une dangereuse confusion dans les esprits. La vérité est que le recours à cet argument révèle aujourd'hui, plus qu'hier, une conscience paniquée devant l'impossibilité de faire l'impasse sur les conséquences tragiques résultant directement du recours unique à l'arabe littéraire comme outil de base de formation des enfants maghrébins. Car, depuis une trentaine d'années, le classement humiliant des pays maghrébins, en maîtrise comparée des connaissances par rapport à 146 pays, ne peut plus être dissimulé. Il est loisible à chacun-e de consulter les indicateurs culturels, scientifiques, économiques et sociaux publiés dans des études de l'UNESCO (voir les *Rapports mondiaux de suivi de l'éducation pour tous - EPT -*), du FMI et bien d'autres revues spécialisées. Faute de place, je n'en citerai que trois :

- **Le premier indicateur** porte sur l'économie de la connaissance calculée par la *Banque Mondiale* :

a) année 2009. Sur un total de 146 pays, la Tunisie est 82<sup>e</sup> rang ; l'Algérie au 105<sup>e</sup> rang ; le Maroc au 99<sup>e</sup> rang ; et la Mauritanie au 116<sup>e</sup> rang (la Libye n'apparaît pas dans ce classement) ;

b) année 2012. Sur un total de 144 pays, la Tunisie est 80<sup>e</sup> rang ; l'Algérie au 96<sup>e</sup> rang ; le Maroc au 102<sup>e</sup> rang ; et la Mauritanie au 133<sup>e</sup> rang (la Libye n'apparaît pas dans ce classement).

- **Le deuxième** concerne la production scientifique à partir du dernier "*Rapport 2010 de l'UNESCO sur la science*". En termes de publications par millions d'habitants : Tunisie (196,2) ; Algérie (37,5) ; Maroc (36,9) ; Libye (15,9) ; Mauritanie (4,3). La moyenne mondiale est à 147,8 ; celle des pays arabes à 41,2 et celle des pays musulmans à 38,7, sauf pour la Turquie (243,6) et l'Iran (150,4).

- **Le troisième** a trait à la capacité de diffuser et de maîtriser l'utilisation des technologies de l'information et de la communication, indice calculé, pour 2009-2010, par le *Forum Économique*

*Mondial*. Sur 133 pays classés, la Tunisie est 39<sup>e</sup> : le Maroc 88<sup>e</sup> ; la Mauritanie 102<sup>e</sup> ; la Libye 103<sup>e</sup> ; et l'Algérie 113<sup>e</sup>.

J'ajoute que pour mieux asseoir nos identités spécifiques maghrébines, on ne peut combattre des influences culturelles coloniales européennes destructrices et négatrices de nos identités par des influences culturelles arabo-islamiques pareillement destructrices et tout autant négatrices de nos spécificités historiques. Cette vérité n'étant pas assez intériorisée, il convient de rappeler, haut et fort, que ces identités maghrébines ne sont réductibles ni à l'islam dogmatique ni à la langue arabe littéraire.

Il me faut également souligner une autre source de confusion, dans la mesure où celle-ci est contreproductive à l'émergence d'une conscience éclairée opérationnelle ; je ne citerai ici qu'un exemple, parce qu'il traduit une manière de penser, hélas, largement partagée par beaucoup d'intellectuel-les de l'espace culturel arabo-musulman. Chérif Choubachy, me paraît être un représentant paradigmatique de cette catégorie de penseurs. Nommé vice-ministre de la culture d'Égypte, en 2002, il démissionne de cette fonction en 2006, suite à *une vague de protestations officielles* (cf., quatrième de couverture de son livre<sup>11</sup>). Alors que son ouvrage dénonce, à juste titre, les lourdes insuffisances de la langue arabe littéraire, paradoxalement, son diagnostic reste imprégné d'une influence dominante de l'idéologie panarabe. Moyennant quoi, ses arguments les plus intéressants s'en trouvent dévitalisés, c'est-à-dire non conscientisants, puisque imprégnés précisément des effets néfastes des deux idéologies, panarabe et panislamique. En effet, celles-ci sont si inhibitrices qu'elles interdisent, *de facto*, qu'une belle intuition ne peut jamais être développée en une pensée élaborée et opératoire de nature à contribuer efficacement à la résolution de problèmes linguistiques, que lui-même soulève. On peut ainsi voir à l'œuvre une démarche analytique aliénée entraînant une incapacité à formaliser et à verbaliser clairement la double rupture avec les fondamentaux de l'islam dogmatique obscurantiste d'une part et du panarabisme d'autre part (exemple : le mythe trompeur et stérile de la *umma* arabe). Voilà pourquoi vitupérer contre les *'ulamas* de pacotille est un exercice intellectuel vain, dès lors où cet islam qui forge « l'Être culturel » arabo-berbéro-musulman - celui qui nous intéresse ici - n'est pas d'abord déconstruit et rejeté courageusement. Car, c'est dans le bain idéologico-culturel de cet islam-là que s'est produit le déclin de la civilisation arabo-musulmane. Au bout du compte, la langue arabe littéraire a été, et le demeure encore, qu'un support amplificateur dans la fabrication de mentalités passéistes (cf., note 2), notamment depuis que s'est enclenché le processus du déclin de la civilisation arabo-musulmane. C'est ce diagnostic que semble ne pas partager Chérif Choubachy, à l'instar de nombreux autres penseurs structurés par une identité culturelle musulmane et panarabe, mythifiée.



Je crois donc que sans rupture significative ou distanciation substantielle avec ce mythe identitaire l'imagination créatrice en Terres d'islam ne peut émerger ni a fortiori s'enraciner durablement.

De ce constat, la sagacité analytique et le courage intellectuel imposent d'énoncer, en tout lieu, la devise suivante : combattons sans répit et sans concession cet islam-là, ennemi principal des peuples musulmans, puisque cause première de son état de *colonisabilité*, jusqu'à le rendre inoffensif dans tous les espaces publics, et d'abord au sein de nos écoles ; concomitamment, osons défendre un système politique fondé sur les valeurs de la laïcité, gage d'un solide ancrage des principes démocratiques et du respect de l'altérité des croyances et des cultures.

Le concept de rupture radicale avec le dogmatisme islamique et avec le panarabisme, que je viens de résumer, ayant été explicité ici et plus amplement dans mon essai, je me limiterai à ne décrire que les deux actions prioritaires à entreprendre, si l'on veut rendre efficace les systèmes éducatifs maghrébins :

1- la suppression des cours d'éducation islamique dans les cycles d'enseignement primaire et secondaire, car ces cours forgent un *habitus* d'enfermement culturel ethnocentrique et, plus grave encore, ils fabriquent des réflexes d'intolérance et des mentalités terroristes.

2- l'instauration d'un enseignement bilingue dès la première année du cours élémentaire : arabe vernaculaire maghrébin-français. À dessein, le chapitre VII de l'essai précité est entièrement consacré à valoriser la spécificité de notre patrimoine culturel non réductible à la seule langue arabe littéraire ni au seul islam dogmatique. Qu'il s'agisse du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie, toutes les études scientifiques nationales et internationales recommandent d'inscrire les langues maternelles maghrébines comme premières langues d'éducation et de formation de nos enfants. C'est l'unique voie à suivre pour éradiquer l'état de diglossie qui déstructure le champ culturel et économique du Maghreb et qui, en outre, nourrit la haine de soi qui accroît la dévitalisation de tout notre corps social et institutionnel. Cet état de déliquescence culturelle rend impossible la construction de l'État-Nation capable de faire face, de façon efficace et pérenne, aux défis nationaux et internationaux auxquels il se confronte naturellement. Dès lors, le choix des langues basiques d'enseignement et d'éducation est bien la décision essentielle à prendre si l'on veut garantir à court, moyen et long termes le bien-être de la majorité de nos citoyen-nes. Le choix du bilinguisme s'impose également. Il doit être fondé sur le capital linguistique ou « butin de guerre » [expression empruntée à Kateb Yacine] accumulé en langues française et anglaise, selon l'histoire de chaque pays arabe et berbéro-arabe dans lequel la pensée islamique conservatrice est dominante. Au

Maghreb, c'est la langue française qui doit être favorisée. Cette analyse ne présente aucune contradiction au regard du principe selon lequel les langues arabes vernaculaires et véhiculaires comme l'arabe littéraire soient des langues nationales des sociétés maghrébines, au même titre que les langues berbères les plus usitées. Mais nos langues vernaculaires et véhiculaires, parce que seules langues maternelles, doivent avoir une prééminence sur les autres langues, y compris sur la langue arabe littéraire. L'adoption de ce principe est seule de nature à empêcher les instrumentalisation idéologiques et politiques outrancières en cette matière linguistique.

Il me reste à compléter cette étude critique en justifiant davantage, par le biais d'un comparatisme historique, la nécessité vitale d'enseigner nos langues maternelles. Déclinons ci-après les arguments signifiants de ce comparatisme historique :

**I-** Le *latin* fut la langue élitiste et académique exclusive de capitalisation et de diffusion des savoirs en Europe occidentale durant 1600 ans environ, soit sous l'Empire romain à partir du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'aux 17<sup>e</sup> – 18<sup>e</sup> siècles. Car comme le souligne Françoise Waquet : « *mais encore elle [la langue latine] laissait entrevoir, une fois le XVII<sup>e</sup> siècle passé, un monde qui cessait progressivement d'écrire en latin*<sup>12</sup> ». Les langues véhiculaires et vernaculaires de nombreux pays d'Europe, c'est-à-dire les langues maternelles de peuples européens, se substituèrent au *latin*, de façon de plus en plus affirmée, certes à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais, il faut surtout souligner ce fait historique capital de substitution linguistique, en dépit du quasi monopole de l'Église catholique sur le système scolaire latinisé, de plus en plus ébréché en effet durant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Cependant, avant ces deux derniers siècles, un long processus de substitution du latin par des langues maternelles avait été enclenché dès les XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Et ce processus de substitution ne porta aucun préjudice, loin s'en faut, à la puissance politico-économico-culturelle de l'Europe occidentale. Tel est également l'analyse de Benoît Grévin, spécialiste en linguistique et auteur de l'essai fort instructif, *Le Parchemins des Cieux. Essai sur le Moyen Âge du langage*<sup>13</sup> ; Il y souligne notamment : « *Là où le latin, "langue référentielle" [terminologie de cet auteur] a reflué laissant place aux langues véhiculaires longtemps dédaignées, les savoirs scientifiques, littéraires et les arts se diffusèrent plus massivement : ce fut un des facteurs déterminants des progrès scientifiques et culturels, économiques et sociaux en Europe ; ces progrès étant par ailleurs stimulés par la compétition créatrice entre toutes ces langues qui se sont mutuellement enrichies* ».

Il n'est pas sans intérêt de rappeler aussi :

a- que l'*italien*, dès le XIV<sup>e</sup> siècle, connut les premiers écrits élaborés en cette langue avec

Dante Alighieri et, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Machiavel, décédé en 1527, rédige en langue italienne de nombreux ouvrages dont le plus célèbre d'entre eux, *Le Prince*, est publié en 1532 ;

b- que le *français* est officialisé - Ordonnance de Villers-Cotterêts, enregistrée par le Parlement de Paris le 6 septembre 1539, sous le règne de François 1<sup>er</sup> - au lieu et place du *latin* comme la langue du Royaume de France. Par ailleurs, les langues d'*Oïl* et d'*Oc* véhiculaires du Sud-Ouest de la France, furent les matrices d'une brillante civilisation d'Occitanie, portée par l'*Amour Courtois*, du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle ;

c- quand Martin Luther décide de traduire la *Bible* dans la langue allemande vernaculaire, c'est-à-dire un dialecte-langue maternelle qui avait atteint un tel niveau littéraire qu'il a fini par prédominer sur tous les autres dialectes allemands, il intervient à un moment de l'histoire où la question linguistique en Allemagne se trouve en lien avec une exigence d'unité allemande, assez revendiquée. Par la traduction de la *Bible* (1527), Luther inaugure les premiers pas de la période culturelle moderne allemande, mais en s'appuyant sur un riche corpus oral et écrit qui lui était antécédent : ce sont les poèmes mystiques, féodaux des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles et les chants des *Minnesinger* (poètes-chanteurs troubadours).

**II-** La langue turque remplaça la langue arabe littéraire suite à l'effondrement de l'Empire ottoman. Mustafa Kemal Atatürk, père de la nation turque, était convaincu du rôle important qu'il fallait réserver à la culture, au point d'affirmer très tôt :

*« Je suis persuadé que les méthodes d'enseignement et d'éducation, appliquées jusqu'à présent, sont les facteurs les plus importants de la régression de notre nation. De ce fait, j'entends par le programme d'éducation nationale une culture entièrement dépourvue des superstitions du passé, des idées étrangères qui n'ont aucun rapport avec notre nature et des influences venues de l'Orient et de l'Occident et convenant à notre caractère national et à notre histoire ; car ce n'est qu'avec une telle culture que pourrait être assuré le développement de notre cause nationale. La culture est proportionnelle au milieu. Et cet élément est le caractère de la nation<sup>14</sup> ».*

Il impulsa une révolution linguistique et culturelle en l'an 1928. Dès la Proclamation de la République (29 octobre 1923), il engage un processus de sécularisation. À partir de 1924, il fit adopter, par le Parlement, la laïcité comme norme de gouvernance, puis la consacra constitutionnellement en 1937, celle-ci étant confirmée en 1980. En sorte que, quatre-vingt-dix ans après ce double choix, la Turquie moderne se retrouve avec des performances culturelles, économiques et sociales supérieures à n'importe quel pays arabo-musulman. Par exemple, en comparant ces performances turques avec l'Égypte de Mohammed Ali et de ses successeurs, dont

les populations respectives sont majoritairement des Musulmans *sunnites*, les leçons à en tirer pour tout le monde arabo-musulman en général et berbéro-musulman en particulier apparaissent encore plus édifiantes pour penser, sans tabou, notamment le renforcement pérenne de l'unité des nations d'Afrique du Nord.

**III-** D'autres exemples puisés dans des expériences historiques de nombreux pays (Japon, Iran, Israël, Corée du Sud) pourraient être cités pour démontrer, toujours avec des arguments significatifs, que le recours systématique aux langues maternelles, comme base éducative première, a toujours solidifié la citoyenneté nationale et favorisé un développement culturel, social et économique plus efficace et plus harmonieux.

Il n'est pas sans intérêt également de rappeler que grâce à de nouvelles découvertes, il est maintenant possible de démontrer une consubstantialité, scientifiquement établie, entre les langues maternelles berbères et les langues arabes vernaculaires/véhiculaires. Cette consubstantialité se manifeste dans la déclinaison des mots de ces deux langues, qui, en effet, sont consubstantielles l'une de l'autre. Ce qui conforte le mieux cette observation, c'est la comparaison entre la chanson *Melhûn* et « *Cha'bi-Melhûn*<sup>15</sup> » avec les chansons populaires en langues berbères<sup>16</sup>, dont les structures mélodico-poétiques sont très proches. Précisons que ces structures sont commandées par une rythmique poétique spécifique à chacune de ces langues, sachant que la rythmique poétique en arabe vernaculaire<sup>17</sup> est radicalement différente de la métrique de l'arabe littéraire. Et c'est aussi dans cette différence essentielle de métrique poétique que l'on peut considérer les langues arabes dites « parlées » comme des langues à part entière. Ainsi, par un raisonnement analogique et déductif, la conclusion suivante s'impose : la langue arabe littéraire n'est pas la langue maternelle des peuples maghrébins.

Enfin pour convaincre les sceptiques de bonne foi, dans mon essai (*op.cit.*, pp. 359-366) se trouve exposée une méthodologie d'écriture de l'arabe véhiculaire et vernaculaire : son appropriation académique facilitera une compréhension universelle de nos langues arabes maternelles. Cette méthodologie est chose aisée à réaliser pour peu qu'une volonté politique décide sa mise en œuvre immédiate. Dès lors, notre riche corpus de textes poétiques et de théâtre qui, de façon incontestable relève d'une littérature majeure, pourra ainsi être compris, en quelque lieu que ce soit, par toutes celles et ceux qui maîtrisent les règles grammaticales de la langue arabe littéraire.

Mais, il me faut conclure en rappelant la leçon principale de cet argumentaire : sans la mise en œuvre des deux actions décrites ci-dessus (1- & 2-), il serait vain d'espérer enraciner, au Maghreb,

un socle de connaissances favorisant l'acquisition de savoirs ouvrant, plus massivement, les esprits à la rationalité scientifique moderne. La transformation des mentalités pour libérer l'imagination créatrice est à ce prix, si l'on veut obtenir un réel progrès endogène pour chacun de nos pays et, concomitamment, garantir des conditions de vie meilleures et durables à nos citoyen-nes.

Aous Rachid

Chercheur en ethnomusicologie maghrébine

Paris, Septembre 2015

NB : Ce présent article sera suivi d'un second, plus technique, visant à muscler davantage notre argumentaire portant, à la fois, sur la nécessité absolue d'enseigner nos langues maternelles et sur les bienfaits du bilinguisme.

**Rachid AOUS** : De formation autodidacte, ancien salarié de la Banque algérienne où il joua un grand rôle dans les années 70, il est chercheur en ethnomusicologie maghrébine et est par ailleurs éditeur à Paris. Son militantisme porte sur la critique radicale des pouvoirs. Il expose, par exemple, dans son livre *Aux origines du déclin de la civilisation arabo-musulmane*, la problématique des conditions historiques de l'émergence de sa grandeur pour aboutir à un diagnostic précis de son déclin. Il s'intéresse à l'œuvre de Hédi Bouraoui, notamment depuis la sortie de *Transpoétique. Éloge du nomadisme* en 2005, à travers le concept de « binarité infernale » pour ce qu'il entre en résonnance avec ses recherches sur les origines du déclin de la civilisation arabo-musulmane.

---

<sup>1</sup> Cette critique, remarquable et courageuse, a été publiée dans le quotidien, *ElMoudjahid*, du 25 septembre 1977. Cf. aussi : *Aux origines du déclin de la Civilisation arabo-musulmane ou les sources du sous-développement en Terres d'Islam*, ouvrage dont les pp. 274 à 289 explicitent la nécessité de reconstruire notre système éducatif national, grâce à l'enseignement de nos langues maternelles et à travers un bilinguisme assumé, éd. Les Patriarches – Dâr al'Uns, Paris 2009.

<sup>2</sup> I. P. Pavlov (1849-1936), médecin russe, a étudié le conditionnement des êtres humains par le biais de l'usage de l'idéologie aux fins d'enrégimenter les foules, cf. Serge Tchakhotine, *Le viol des foules par la propagande politique*, Gallimard, Paris 1952. Suite à des expériences scientifiques sur un chien, Pavlov observe le comportement de cet animal, ce qui lui permet d'établir : « *Un canevas physiologique qui pourrait servir de base à l'analyse ultérieure de toute la multitude du monde subjectif de l'Homme* ».

Cet ouvrage offre une grille d'analyse à partir de laquelle, *mutatis mutandis*, on peut décrypter, par exemple, en quoi l'instrumentalisation politico-idéologique de l'islam dogmatique et de la langue arabe littéraire est un redoutable outil de fabrication du réflexe de soumission de tant de Musulman-es aux illégitimes ordres politiques et religieux établis. En cela, la langue arabe littéraire n'est qu'un des vecteurs, certes très important, car, de par sa fonction active inhibitrice, elle multiplie les entraves qui interdisent l'émergence d'une imagination créatrice. La raison principale en est que, dans au moins 95% des corpus en cette langue, est propagée, de mille façons, une apologétique défensive de l'islam dogmatique obscurantiste, cause première de structuration d'un esprit peu critique et de fabrication de réflexes mortifères d'enfermement culturel ethnocentrique. Cette raison, à elle seule, justifie que nous refusions d'en user comme langue pilier d'éducation de nos enfants, outre un autre fait capital : elle n'est, en aucune manière, notre langue maternelle.

<sup>3</sup> Limitons-nous à ne signaler que sept essais dont la lecture est recommandée : 1- Boudalia Greffou M., *L'École algérienne d'Ibn Badis à Pavlov*, Laphonic, Alger 1989 ; 2- Abdellah Bounfour, *Le Nœud de la langue. Langue, littérature et société au Maghreb*, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris, Centre de Recherche Berbère, Edisud, Aix-en-Provence 1994 ; 3- Abou Elimam, *Le maghribi langue trois fois millénaire. Explorations en linguistique maghrébine*, éd. ANEP, Rouiba (Algérie) 1997 : un des points forts de sa thèse est l'exploration de la langue punique comme un élément du système linguistique constitutif des langues arabes vernaculaires et véhiculaires au Maghreb ; 4- Mohamed Charfi, *Islam et Liberté. Le malentendu historique*, Albin Michel, Paris 1998 ; 5- Mohamed Benrabah, *Langue et pouvoir en Algérie. Histoire d'un traumatisme*, coll. Les Colonnes d'Hercule, Séguier/Atlantica, Paris 1999 ; 6- Edward W. Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Éditions du Seuil, Essais, Paris 2005 ; 7- Fouad Laroui, *Le drame linguistique marocain*, éd. Zellige, Léchelle -France, 2011.

<sup>4</sup> Georges Gurvitch souligne que : « *Le domaine de la dialectique est à la fois le mouvement de la totalisation et de dé-totalisation des réalités humaines, surtout de la réalité sociale prise dans toutes ses manifestations, dimensions, œuvres et expressions. En tout mouvement réel, la dialectique est la voie prise par les totalités humaines en train de se faire et de se défaire, dans l'engendrement réciproque de leurs ensembles et de leurs parties, de leurs actes et de leurs œuvres, ainsi que dans la lutte que ces totalités mènent contre les obstacles internes et externes qu'elles rencontrent sur leur chemin...* », pp. 233 et ss. *Dialectique et Sociologie*, Champs Flammarion, Paris, 1962. J'ai usé de cette méthodologie dialectique pour d'une part exposer les conditions historiques d'émergence et d'enracinement de la grande civilisation arabo-musulmane et d'autre part déterminer les causes de son déclin. Cette problématique a été présentée le 10 octobre 2013 à l'Université Populaire d'Antony, Paris : elle peut être consultée sur le Blog Mediapart, en cliquant « [blog fadela hebbadj](#) : « Rachid Aous : Naissance de l'Islam, Grandeur et Déclin de la civilisation arabo-musulmane ».

<sup>5</sup> Penseurs cités par Chérif Choubachy, cf., *Le Sabre et la virgule. La langue du Coran est-elle à l'origine du mal arabe ?* [www.editionarchipel.com](http://www.editionarchipel.com), 2007, pp. 133 à 135. Ce livre a d'abord été publié, en 2004, sous le titre, *À bas Sibawweh*, par l'Organisation du livre égyptien. S'agissant de Muhammad 'Abdu (1849-1905), voir pp. 113 et 123.

<sup>6</sup> Ibn Rushd (Averroès, mort en 1198) fut le penseur pionnier du concept d'« entrisme politique », sans oublier ses œuvres novatrices en philosophie, si puissantes qu'elles entraînaient des bouleversements majeurs au sein des universités européennes, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, alors que le monde musulman, entré en décadence, fut incapable d'exploiter l'immense richesse de ces œuvres.

<sup>7</sup> Créations porteuses de valeurs universelles, donc propices à l'éducation d'un bel esprit comme à forger une imagination critique libératrice. Des exemples à profusion sont disponibles : il suffit de lire les poètes du Maghreb et les auteurs de pièces de théâtre qui ont composé, en langues vernaculaires et véhiculaires, des

---

textes immortels.

<sup>8</sup> À titre d'illustration, voir concrètement comment ce besoin de dictionnaire étymologique se manifeste in : *La voix de l'Oranie*, les 27-et 28 décembre 2013, article publié sous le titre, « Le couscous : un révélateur de la culture spécifique maghrébine » ; « Note de lecture sur le livre de Michel Nicolas, *Les origines du Muwashshah andalou et traité sur le Zadjal. Du chant mésopotamien antique au chant « arabo-andalou*, Publibook, Paris, 2010, publiée par la *Revue Horizons-Maghrébin*, N° 63/2010, Université Toulouse le Mirail.

<sup>9</sup> Cf. Rachid Aous, *L'Irrédentisme berbère au Maghreb et l'Identité nationale*, à paraître.

<sup>10</sup> On peut lire avec profit les écrits suivants qui traitent de la diglossie au sein du monde arabo-musulman : Fouad Laroui, *op. cit.* ; Article de Djamel-Eddine Kouloughli : « Sur quelques approches de la réalité sociolinguistique arabe », *Égypte/Monde arabe*, première série, les langues en Égypte, mis en ligne le 08 juillet 2008, URL : <http://ema.revues.org/index1944.html>. Article consulté le 21 février 2012. A propos du bilinguisme, je recommande la lecture du récent livre de Heinz Wismann, *Penser entre les langues*, Albin Michel, Paris ; voir aussi : Rachid Aous, « De la nécessité du bilinguisme en Algérie comme facteur de démocratie et de progrès pour la société », *Revue Atlantica*, n° 50, mars 1998.

<sup>11</sup> *Le Sabre et la virgule. La langue du Coran est-elle à l'origine du mal arabe ?* [www.editionarchipel.com](http://www.editionarchipel.com), *op. cit.* Observons que le diagnostic de cet auteur est aussi desservi par des approximations sur l'histoire de la langue arabe littéraire et par des commentaires qui confinent à un essentialisme, puisque, à plusieurs reprises, il se focalise sur un trait de caractère des Arabes, lequel serait culturellement ontologique, au point de leur attribuer l'entière responsabilité de la déshérence de leur langue (voir, entre autres, le dernier paragraphe de la page 117).

<sup>12</sup> Cf., *Le Latin ou l'empire d'un signe XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Albin Michel, Paris, 1998, p. 10.

<sup>13</sup> Publié au Seuil, Paris 2012.

<sup>14</sup> « Sécularisme, laïcisme et identité européenne dans la Turquie du XXI<sup>e</sup> siècle » [[archive](#)].

<sup>15</sup> Voir : Sous la coordination de R. Aous et en collaboration avec H. Hadjadji, M. Nicolas, R. Brahim-Djelloul, M. Ould Slimane, *Les Grands Maîtres Algériens du Cha'bi et du Hawzi*, co-éditions el-Ouns/Unesco, Paris, 1996, première anthologie bilingue, arabe vernaculaire-français et kabyle/français, de la poésie chantée au Maghreb, 53 poèmes transcrits (43 en arabe vernaculaire ou véhiculaire et 10 en kabyle). Voir aussi, Nadir Marouf et Souheil Dib, *Anthologie du Chant 'Arubi et Hawzi*, genres musicaux de la tradition musicale maghrébine, présentée en coffret, format 14/25, comprenant : 7 CD dans l'esthétique mélodique de l'École de Tlemcen + 1 ouvrage de 200 pages avec transcription des poèmes chantés en arabe vernaculaire vocalisé, traduction de ces poèmes en français + la biographie des poètes et un appareil linguistique et historique, éd. Les Patriarches – Dâr al-'Uns, Paris, 2003.

<sup>16</sup> Des exemples à profusion peuvent être présentés pour soutenir cette thèse. Contentons-nous de citer : Al-'Anqa lorsqu'il interprète en langue kabyle « *A mmi 'zizen* (Ô mon fils bien-aimée) », sans qu'aucune dissonance n'advient par rapport à l'esthétique mélodique normative de ses chansons en langue arabe véhiculaire, aussi bien en *Cha'bi-Melhûn* qu'en *Cha'bi-Populaire*. Il en est de même : pour H'ssissen interprétant « *atir l-qafs, atir l-qafs* (Ô [tristesse] d'un oiseau en cage) » et, pour Boudjema al-Ankis, lorsqu'il interprète « *temzi-inou* (Mon enfance) ». Mieux encore, on peut plus rapidement comparer le remarquable poème en kabyle de Slimane Azem, qu'il chante à la fois en kabyle et en langue arabe vernaculaire, sous les titres respectifs : « *ammek erralini sosta* » et « *kifach enkounou sosta* (Comment peut-on être en paix ?) », cf. *Les Grands Maîtres Algériens du Cha'bi et du Hawzi, op. cit.* (pp. 326-327 & p. 510).

<sup>17</sup> Cf. Mostefa Harkat, *El hadi. La poésie populaire algérienne. Textes et théorie*, Éd. Afaq, Alger, 2007. Un essai de systématisation rythmique de la poésie algérienne composée en arabe vernaculaire et véhiculaire ; cet essai ouvre des perspectives novatrices pour approfondir notamment l'influence du substrat culturel spécifique maghrébin dans son interaction avec l'environnement linguistique (langues berbères / langues arabes : vernaculaires et littéraire).